



ME CROIRIEZ-VOUS?...

AUX JEUNES FILLES

Prometteur de féeriques choses,
Le monde en ses salons bruyants,
Rieur et sous des aspects roses,
Vous charme à ses propos galants
A ses fêtes il vous invite
Pour vous flatter par ses mots doux ;
Si je disais : Fuyez le vite !
Oh ! fuiriez-vous ?...

De ceux qui vous content fleurette
Si je disais, douces enfants,
Que nul n'a la bouche discrète,
Et que leur grands airs triomphants,
Le flux de leurs vaines paroles
Et leurs gaités et leurs courroux
Est le propre des têtes folles,
Me croiriez-vous ?...

Aussi naïves que gentilles,
Vous ne redoutez pas assez
Ceux qui se disent, jeunes filles,
Epris de vos beaux yeux baissés.
Si je disais, ô jouvencelles,
Que les plus d'ingénu de tous
Sont ceux qui vous trouvent si belles
Me croiriez-vous ?...

Quand s'illumina d'un sourire,
Eil en coulisse et bouche en cœur,
Votre ami s'empresse de dire
Le serment le plus enchanteur,
Pour vous faire croire qu'il aime,
Si je disais qu'à vos genoux
Il a ri de vous en lui-même,
Me croiriez-vous ?...

Oubliant qu'il est des caresses
Qui parfois font mourir les fleurs,
Vous permettez dans vos tendresses
Que l'on baise vos fronts rêveurs,
Si je vous disais que la femme,
Dans ces embrassements si doux
A très souvent terni son âme,
Me croiriez-vous ?...

Albert Gerland



UN DRAME IGNORE

I



ELLE n'avait jamais été riche, la veuve Laurin, mais elle eut ici-bas sa part de bonheur, alors que son mari, homme de peine aux ateliers de construction du Grand-Tronc, à la Pointe Saint-Charles, apportait régulièrement, sans en distraire une obole, sa paie bien mince qui commandait la plus stricte économie, si l'on ne voulait pas manquer de pain aux derniers jours du mois ; mais la paix était si profonde, l'on s'aimait tant dans ce petit cottage blanc qu'ils habitaient depuis plusieurs années, que les gens qui les connaissaient étaient presque jaloux de leur bonheur.

Ils avaient deux enfants, les époux Laurin ; un fils, Georges, et une blonde fillette qui s'appelaient Berthe. Jolis et intelligents comme deux chérubins, ils étaient la joie du foyer et l'espoir de l'avenir qui apparaissait tout ensoleillé à ce père et à cette mère endormis dans leur quiétude.

Le réveil devait être terrible. Un jour que Laurin s'en allait à son travail, passant sur la voie ferrée, une locomotive l'avait frappé, le projetant à plusieurs pieds de distance.

Des camarades, qui l'avaient vu trop tard pour le prévenir, vinrent à son secours, mais toutes tentatives pour le ramener à la vie furent vaines. Il était mort.

L'annonce de cette fatale nouvelle fut un rude coup pour la veuve et les pauvres orphelins. On pleura longtemps le père bien aimé, l'époux dévoué. Pais vint le calme qui succède aux grandes douleurs, supportées avec la résignation chrétienne.

L'on se reprit à vivre dans la villa blanche ; l'enfance oubliée vite et une mère vit tant par ses enfants.

Tout d'abord, on avait eu peur de la misère, mais un petit héritage arrivé à point avait permis à Mme Laurin d'élever ses deux enfants et de leur faire donner une éducation un peu supérieure à celle des gens de leur classe. Doués tous deux de réels talents, ils avaient fait l'orgueil de leur mère en rapportant chaque année des faisceaux de prix et de couronnes, preuves de leur bonne volonté et de leur conduite régulière.

A dix-neuf ans, Georges avait un emploi dans un grand établissement commercial. Il va sans dire que ses services étaient à peine rétribués ; dans le commerce, il est si difficile et il faut tant de temps pour obtenir un salaire convenable.

Cependant, Georges apportait chez sa mère, où il continuait de demeurer, les quelques dollars qu'il gagnait et le ménage, sans être riche, semblait jouir d'une honnête aisance. Cela ne suffisait pas pour la nature généreuse du brave jeune homme, il aurait voulu de suite un salaire d'homme pour pouvoir donner à sa mère et à sa sœur qu'il adorait, un foyer plus confortable, des habits plus riches, mettre enfin un terme aux privations qu'il avait conscience que sa mère s'était imposées pour lui et sa sœur.

Il rêvait un petit paradis terrestre où ils auraient vécu heureux tous trois, sans souci du présent ni de l'avenir, mais l'argent manquait, et il en gagnait si peu.

Bien des fois, il avait tenté d'obtenir une position plus lucrative, ses efforts avaient été inutiles, il avait fini par se lasser et par prendre patience. Avec le temps, il monterait les degrés de l'échelle des salaires et alors, il donnerait suite à ses projets d'un bon fils. Quoique résigné, cela lui paraissait bien long à venir, si long que parfois, il se sentait gagner par le découragement.

Un soir qu'il était sombre et morose, sa sœur qui connaissait la cause de ces heures mélancoliques, voulant le distraire, lui proposa de faire avec elle une promenade au dehors, il accepta.

On était au mois charmant de l'année, on sentait le printemps, le renouveau ; l'air était imprégné de parfums pénétrants, ceux des bourgeons qui s'ouvrent et des fleurs nouvellement écloses. C'était un de ces soirs où ceux même qui sont malheureux trouvent qu'il fait bon de vivre, où le pauvre ne craint plus le froid et où la nature sourit à tous indifféremment.

Berthe, toute joyeuse, accrochée au bras de son frère, cherchait à le dérider, mais sans y parvenir. C'était à peine s'il répondait par monosyllabes à ses gais propos, puis la jeune fille, attristée elle-même par ce chagrin, marcha à son tour silencieuse.

Le carré Viger était le but de leur excursion ; quand ils y arrivèrent, il y avait déjà une foule de promeneurs qui le sillonnaient en tous sens en causant avec animation. En ce temps-là, l'une des bandes de musique de la cité y venait presque tous les soirs faire entendre au public les plus nouveaux airs de son répertoire.

Ce soir-là, il n'y avait pas encore de musiciens, mais ils arrivaient parfois assez tard dans la soirée.

—Allons-nous attendre ? demanda Berthe à son frère.

—Comme tu voudras, répondit Georges, mais tu dois être fatiguée, allons nous asseoir là-bas, il y a un banc vacant.

Lorsqu'ils furent installés, le jeune homme se reprit à rêver en regardant passer la brillante jeunesse qui les entourait. Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient là, quand il aperçut tout près d'eux, trois jeunes gens qui parlaient à demi voix. Inconsciemment, il prêta l'oreille.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, la conversation qu'il entendit ne pouvait manquer de le frapper.

—Ainsi, tu nous quittes Harry, disait un des jeunes ; n'y aurait-il pas moyen de te faire remplacer ce soir ? Nous nous étions promis tant de plaisir, et voilà que tu nous déçoit !

—Non, mon cher Alfred, ce que tu suggères est impossible. La compagnie est à court de bras, et de ce temps-ci les chefs ne badinent pas sur le sujet de : *Not on hand for duty*. Il me fait peine, croyez-moi, d'être forcé de vous quitter, mais, de deux maux, je choisis le moindre ; vous savez qu'on ne trouve pas tous les jours un emploi qui nous rapporte soixante-quinze dollars chaque mois, et il vaut la peine qu'on le conserve

—Tu as certainement raison, reprit le premier interlocuteur ; au revoir, alors.

—A bientôt, termina Harry.

Et il s'éloigna.

En passant près de Georges et de Berthe, il salua légèrement, puis lorsqu'il fut un peu plus loin il se retourna pour voir de nouveau le tableau qui l'avait charmé au passage.

—Qui donc est cet homme qui vient de te saluer et qui se retourne comme pour nous revoir ? demanda Berthe à son frère.

—Je serais bien en peine pour te dire son nom, ma chère petite : je ne le connais que de vue. Il achète chez nous. J'ai eu souvent l'occasion de le servir et nous avons parfois échangé des paroles banales. Nous nous saluons sur la rue, c'est tout ce que j'en sais. Mais, est-ce que tu aurais remarqué qu'il est bel homme ? Je vois que tu le suis du regard ! Ah ! je dirais que tu es précocement, fillette.

Et il eût un petit éclat de rire, le premier de la soirée.

Quand à Berthe, elle avait rougi légèrement et avait pris la main de son frère pour l'entraîner auprès des musiciens qui avaient commencé à accorder leurs instruments.

A onze heures, ils rentrèrent chez eux. Georges, moins taciturne, et la fillette plus heureuse qu'au départ.

II

A quelques jours de là, Georges Laurin était assis à son comptoir en attendant que quelques clients vissent l'occuper. Il songeait à ce qu'il avait entendu ; il se souvenait de ce que celui qu'il avait entendu nommer Harry, avait dit : " Une position qui rapporte soixante-quinze dollars par mois," et il faisait le rapprochement d'une autre partie de la phrase : " La compagnie est à court de bras." Il se creusait la tête pour deviner quelle pouvait être la compagnie qui manquait d'employés et ce que devaient faire ces employés, puis il se prenait à faire de nouveaux projets. Sans doute, ce Harry viendrait encore, le hasard les ramètrerait en présence, et alors il tâcherait d'obtenir discrètement quelques renseignements.

—Qui sait, pensait-il, si je ne touche pas à la réalisation de mon rêve. Un bon salaire, un foyer moins pauvre !

A peine cette pensée avait-elle traversé son esprit qu'il tressauta à la vue de l'homme même dont il venait d'évoquer le souvenir. Il était là, posé en client, attendant qu'on le serve.

—Que faut-il pour vous, monsieur ? demanda Georges d'une voix légèrement tremblante.

Il lui semblait que cet homme voyait dans son âme et qu'il était venu parce qu'il était désiré ; cependant, un instant suffit pour lui rendre le calme, et il s'empressa d'apporter les marchandises demandées.

—Beau temps, fit Harry, en examinant les cravates diverses, éparses sur le comptoir. Je prendrai ces deux-ci, l'une de couleur sombre pour les jours de travail et l'autre pâle pour la promenade